

La voix de son maître

Richard Raymond

Numéro 60, printemps 1994

La voix

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13970ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Raymond, R. (1994). La voix de son maître. *Moebius*, (60), 113–115.

La voix de son maître

Richard Raymond

Ma vie est dérégulée, complètement dérégulée. Comme une partition d'opéra passée au tordeur. C'est... non, c'est pire ! J'en perds la voix. Parce que, voyez-vous, il y a peu de temps encore ma vie était rythmée par les Bip ! Bip ! de mon micro-ondes. Ne riez pas, c'est tragique de ne plus entendre ses Bip ! Bip ! Bip ! Bip ! lancinants, plaintifs comme les lamentations d'un bébé phoque qui vient de perdre sa mère sur une banquise au large des Îles-de-la-Madeleine. D'ailleurs mon micro-ondes a plusieurs choses en commun avec un blanchon : d'abord, il est blanc, bon, d'accord, ce n'est pas grand-chose, mais il a la même taille et les mêmes yeux tristes d'orphelin battu, et puis, quand il chauffe, sa soufflerie ressemble étrangement au souffle d'un blanchon essoufflé.

Pourquoi, direz-vous, pourquoi votre vie est-elle dérégulée ? C'est simple, mon blanchon – enfin, mon micro-ondes – était tout essoufflé. Comme on dit, il avait la minuterie à terre. Hors d'état de chauffer, griller, réchauffer quoi que ce soit, encore moins de bouillir, cuire ou me nuire avec ses ondes traîtresses. J'appelle le réparateur : « Allô, monsieur le réparateur, mon blanchon est mort. Je veux dire mon micro-ondes a renversé sa marmite. » Bon, le réparateur ne se formalise pas de mon impuissance à traduire mon désarroi, il ne s'aperçoit même pas que j'ai la voix blanche, aussi blanche que... mon micro-ondes, il vient chez moi, il ouvre le ventre du blanchon, y trouve un tout petit circuit brûlé, bousillé, pété, bref un circuit hors circuit et, comme

un bon médecin diplômé de la Faculté, il remplace l'original par un autre, bio-ionique. Et moi, je ne me méfie pas.

Le lendemain matin, je me lève, pas essoufflé du tout. Dans ma douche, je me permets même quelques vocalises de ma voix de stentor, ronde et barytonnante entre les murs de céramique. La voix hystérique de la voisine d'en bas ne se fait même pas entendre. Étrange. Mais je ne me méfie pas.

Je sors de ma douche, tout nu comme il se doit, et je m'essuie. Je chante «Toréador» et je fausse force notes. Et là, brusquement, je m'aperçois, rempli d'horreur, que je ne commande plus à ma voix : elle est presque éteinte. Je pense à toutes les calamités qui ont pu l'affecter, lui donner cette allure de blanchon écorché : la TPS et la couche d'ozone, c'est classique, la vasectomie, c'est tout aussi classique quoique moins connu, mais bon ! on prend toujours son pied à réentendre les mêmes vieilles tounes. Je pense aussi aux autres calamités, moins classiques. Rien à faire, plus je pense, moins je vois pourquoi je souffre de cette lente, mais inexorable, extinction de voix. Mais, là encore, je ne me méfie pas.

C'est au moment de réchauffer mon café que je découvre l'ampleur de la catastrophe, ou devrais-je dire du drame ? J'enfourne la tasse, je bibbipe deux minutes, eh ben ! justement, plus de «Bip ! Bip !» Imaginez ma consternation quand, au lieu des «Bip ! Bip !», j'ai entendu mon blanchon dire : « Bonjour ! J'espère que vous avez passé une bonne nuit. Vous avez choisi de faire réchauffer votre café pendant deux minutes.» J'ai dit «consternation» ? Ça devait plutôt ressembler à de la stupeur. Je ne sais pas encore comment j'ai réussi à le faire, mais je me suis dit : «Il parle.» C'est tout ce que j'ai trouvé d'intelligent à penser.

Bon, vous me direz : «Il parle, ça n'a rien de catastrophique, ce n'est même plus extraordinaire...» Qu'une machine parle, on s'y attendait depuis au moins un lustre. Mais que mon vieux micro-ondes parle, c'est comme si on avait donné la parole aux femmes dans les années trente ou aux enfants avant les années quatre-vingt. O.K. O.K. O.K. ça fait machiste et paternaliste, ces comparaisons, mais c'est la vérité. Mon micro-ondes me déroute. Avant la libération des femmes et celle des enfants, j'étais un homme et un père, je pouvais commander, j'avais une voix au chapitre. Après, je n'étais plus rien. Ou presque. Tout ce qu'il me restait à dominer, c'était mon chien et mon micro-ondes.

O.K. O.K. O.K. ! on va me taxer de « machiniste », mais je m'en fous de la taxe sur les idéologies patentées. Je veux tout simplement retrouver ma voix. Parce que, comme c'est là, c'est mon micro-ondes qui me domine de la sienne : « Êtes-vous sûr de bien vouloir réchauffer ce plat trois minutes ? Peut-être que deux minutes cinquante-huit seraient suffisantes. » « Voyons ! réchauffer une tasse de thé, c'est un vrai gaspillage d'énergie, le thé, ça se boit aussi bien glacé que chaud. » Par moins trente ? Mais il y a pire : mon chien. Mon chien accourt, la queue battante, chaque fois qu'il entend la voix de mon micro-ondes. Il se plante sur son derrière, l'oreille tendue, comme pour savourer les délices de cette voix de casserole raclée par une fourchette rouillée. Une voix de chipie électronique.

Quant à moi, plus je l'entends et plus je perds la mienne. Elle s'amenuise, ma belle voix ronde qui savait barytonner ses ordres sans brusquerie pour s'immiscer en douceur dans les consciences, elle s'enroue d'un rien, déraille dans les aigus, grince dans les graves, quant au médium, elle y est devenue blanche, sans tonus, sans harmoniques. Ma voix a perdu son étoffe, sa souplesse, sa couleur, jusqu'à n'être qu'un filet. De sable sec, qui égrène les secondes de mon supplice.

C'est là tout le mal des mâles, la voix nous manque. C'est tout juste s'il nous en reste pour commander une bière à taverne.